

Marcel MAUSS (1927)

***“ Note de méthode
sur l’extension de la sociologie.
Énoncé de quelques principes
à propos d’un livre récent ”***

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marcel Mauss (1927)

“ Note de méthode sur l’extension de la sociologie. Énoncé de quelques principes à propos d’un livre récent”

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Marcel Mauss (1927), “ *Note de méthode sur l’extension de la sociologie. Énoncé de quelques principes à propos d’un livre récent* ”. Texte extrait de l’**Année sociologique**, Nouvelle série, n° 2, 1927, pp. 178 à 192. Texte reproduit in **Marcel Mauss, Oeuvres. 3. Cohésion sociale et division de la sociologie** (pp. 283 à 297). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 734 pages. Collection: Le sens commun.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition du 11 octobre 2002
réalisée à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Tableau actuel des études sociologiques et des malentendus qui y règnent

Principe de l'unité des sciences sociales

Principe du caractère fragmentaire des connaissances sociologiques.

“ Note de méthode sur l'extension de la sociologie. Énoncé de quelques principes à propos d'un livre récent ¹ ”

par Marcel Mauss (1927)

Marcel Mauss (1927), “ Note de méthode sur l'extension de la sociologie. Énoncé de quelques principes à propos d'un livre récent ”. Note inachevée publiée dans l'*Année sociologique*, Nouvelle série, n° 2, 1927, pp. 178 à 192. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 3. Cohésion sociale et division de la sociologie* (pp. 283 à 297). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 734 pages. Collection: Le sens commun.

[Retour à la table des matières](#)

Le mémoire précédent ² a, par avance, répondu à quelques questions qui se posent ici. Nous le complétons par ces réflexions de méthode. A ce genre de discussion de principes, nous préférerions de beaucoup celle des faits. Mais tout nous démontre que la tradition que nous croyions généralement admise est sensiblement négligée. Le livre de M. H. E. Barnes et de ses collègues

¹ Barnes H. E., *The History and Prospects of the Social Sciences*. Edited by H. E. B. avec la collaboration de MM. Bigelow, Brunhes, Gilver, Goldenweiser, Hankins, Parshley, Pound, Shepard, Young. New York, 1925.

² « Divisions et proportions de divisions de la sociologie ».

américains et français, d'autres qui nous sont annoncés ¹, des articles d'encyclopédies illustres qui vont paraître ², les programmes de revues qui, sous le titre de sociologie, poursuivent systématiquement des buts coïncidant plus ou moins avec les nôtres ; enfin des habitudes scolaires et didactiques qui se prennent un peu partout ; des traditions qui se forment ; tous ces événements de l'histoire de notre science nécessitent une mise au point. Il faut répéter pourquoi et comment nous restons fidèles ici au point de vue de Durkheim.

Comme symptôme de l'état actuel des choses, nous choisissons le livre que M. H. E. Barnes, le facile et fécond professeur de « sociologie historique » publie avec la collaboration de savants spécialistes. Nous encadrons ce compte rendu dans cette note.

L'ouvrage est composé d'une série d'histoires des diverses sciences sociales ; chacune de ces histoires est suivie d'une appréciation. Les auteurs sont les représentants de chaque science. Ils mesurent chacun les perspectives qui s'ouvrent devant leur spécialité.

Déjà la distribution est significative. D'abord deux sciences descriptives : l'histoire sociale et la géographie humaine ; puis quatre sciences, dont deux que nous oserons appeler annexes : la biologie, la psychologie sociale, et deux générales : l'anthropologie culturelle et la sociologie, entendue comme on verra ; et enfin, seulement trois sciences spéciales : l'économie politique, la science politique, la jurisprudence.

On remarque tout de suite où il y a divergence. M. Barnes et ses collaborateurs annexent à leur domaine des méthodes et des recherches que nous n'admettrions, nous, qu'en partie dans le nôtre. Ainsi la biologie, dont M. H. M. Parshley donne une intéressante histoire mais qui ne nous concerne que par des à-côtés. Même de ce point de vue, ceux-ci sont de l'ordre de la pratique, encore plus que de la science ; ils sont plutôt médicaux que biologiques : eugénique, différences individuelles, problèmes de la population et de sa subsistance, hygiène publique, races, glandes (endocrinologie !), etc. Comme si ici la psychologie n'était pas le moyen terme obligatoire ! jusqu'au puritanisme qui est considéré comme une force biologique dans un paragraphe où il

¹ Ces livres également dus à des coopérations variées, toucheront le même sujet. Celui de M. E. C. Hayes, sur le « Progrès des sciences sociales », groupera des monographies de savants nombreux ; celui de MM. Goldenweiser et Ogburn et de leurs collaborateurs, nous le savons, se rapprochera davantage des points de vue soutenus ici. Le nombre et l'intérêt de ces publications soulignent l'importance, au moins pour le public, de ces questions de méthode.

² M. V. Branford, dans l'article « Sociology » de la Chambers Cyclopaedia et M. Malinowski, dans l'article « Social Anthropology » de l'Encyclopaedia Britannica, discuteront ces questions.

s'agit par exemple de l'opposition puritaine à la prophylaxie des maladies vénériennes, M. P. pourra dire que les applications de n'importe quelle science à la société sont des faits sociaux et relèvent de la sociologie ; d'autre part, la sociologie humaine est évidemment partie de l'anthropologie, elle-même partie de la biologie. Mais c'est violet toute logique que de considérer la biologie de l'homme, surtout envisagée de cette façon, comme une science sociale. C'est confondre le genre le plus général avec la sous-espèce la plus particulière ; ou, si l'on veut, c'est confondre la vie simple avec ce qui est de la vie à la troisième puissance ; car le social enferme en soi le biologique, mais par l'intermédiaire du psychologique.

Les deux exposés de *sociologie générale* sont consacrés l'un, celui de M. Kimball Young, à la psychologie sociale, l'autre, celui de M. Hankins, à la sociologie proprement dite. Ici nous sommes sur notre domaine. - Mais nous ne saisissons pas bien la distinction. Elle ne se justifie que quand il s'agit de l'histoire de nos sciences qui ont en effet une double origine : psychologie pure et sociologie pure. Cependant, par exemple, c'est un pur abus que commet M. K. Y. quand il range en désordre Durkheim avec Sighele, M. Gustave Le Bon et M. Ellwood, et quand il en fait le protagoniste d'une « psychologie collective intensive ». D'ailleurs il emprunte à M. Gehlke un résumé assez enfantin de la doctrine de Durkheim. (Notons en passant une erreur : l'œuvre de Charcot et de Bernheim commença bien après 1850.) De plus nous n'admettons pas en principe la distinction de la psychologie sociale et de la sociologie en elle-même. Enfin, quand, au lieu de rester au point de départ, nous regardons le point d'arrivée de nos auteurs, alors nous sommes incapables de distinguer la *psychologie sociale* de M. Y. de la *sociologie* telle que l'entend M. Hankins ; elles se répètent. - La contribution de M. Hankins consiste plutôt en une histoire des doctrines ; elle se termine par un effort méritoire, mais de pur enseignement, pour classer par tableaux les doctrines en vogue. Mais ce qui est ainsi analysé c'est une sociologie très générale et même exclusivement une sociologie psychologique entendue à la façon de Lester Ward : les problèmes de l'organisme, de l'instinct, du déterminisme psychologique sont pour M. Hankins des problèmes dominants. Or, à notre sens, ils ne nous concernent pas. De plus, M. Hankins se trompe sur l'opposition qu'il crée entre la théorie de Durkheim des « représentations collectives » et les théories « institutionalistes » de Sumner, Frazer et Westermarck. Durkheim adoptait les deux points de vue, en plus de certains autres. Au fond, quoique M. H. soit, parmi les sociologues américains, l'un des plus épris de spécialisation, il accepte que sa science soit reléguée dans le domaine des généralités et même dans l'étude des simples conditions les plus générales de la vie sociale. Il y a plus, M. H. reste fidèle à une importante tradition américaine, qui date de Ward et que nous n'admettons pas. Il ne sépare pas la

sociologie de ses applications politiques. L'idée est fort naturelle puisqu'elle justifie l'existence de la sociologie par son utilité ; elle n'en est pas moins dangereuse pour la recherche elle-même.

On peut rattacher à ces généralités sociologiques, l'exposé que M. Givler a donné de l'histoire et de la théorie de l' « ethics » (distincte de la moralité!). Cet exposé est, lui aussi, bien général. Même Durkheim y est oublié dans la liste des moralistes positifs. Il faut noter que M. G., comme MM. Young et Hankins, attache une importance singulière à la psychanalyse de M. Freud.

Les trois exposés dus aux trois spécialistes donnent, à côté de ces efforts philosophiques, une impression agréable de solidité et de véritable progrès scientifique. - L' « Histoire des doctrines économiques » par M. Bigelow, se couronne heureusement par un excellent tableau des tendances actuelles des économistes, de celle des « institutionalistes » en particulier. - M. W. J. Shepard a su condenser en un court chapitre toute une histoire des idées politiques. justice est enfin rendue à Bodin et à Althusius. Seulement la science politique moderne culmine et se concentre, selon lui, dans le seul problème de l'État et du souverain (Duguit, Laski, etc.). Cependant M. S. entrevoit avec raison, sous l'influence des principes de la sociologie, combien la science du gouvernement des hommes devient moins à *priori*, plus positive, plus observatrice, moins générale, et même moins normative. Les termes de M. S. ne sont malheureusement pas toujours très clairs. Pourquoi écrire, même après M. Coker, « *Theories organismic* ». - M. Roscoe Pound, doyen de l'École de droit de Harvard est le fondateur de la « social jurisprudence » ou « sociological jurisprudence » en Amérique. Sa courte histoire des doctrines du droit est un petit chef-d'œuvre, même si les noms de Durkheim et d'Emmanuel Lévy y manquent. Non moins clair est son exposé de l'état actuel des recherches : de l' « attitude fonctionnelle » ; des méthodes nouvelles d'étude du « droit vivant » et de ses rapports avec la morale et avec l'administration de la justice. On y verra en particulier la « méthode des cas ». Enfin M. Pound conçoit clairement que la « jurisprudence sociologique » doit travailler « en équipe avec les autres sciences sociales ». Ces quelques pages résument l'esprit de toute une puissante discipline qui, dès maintenant, agit sur la morale, la législation et la science du droit américaines. Elle est trop peu connue en Europe.

Revenons maintenant sur un terrain moins ferme. Nous parlons plus loin (« Morphologie sociale ») du chapitre que M. Jean Bruhnes consacre à l'histoire de la « géographie humaine », dont il s'attribue une part excessive et dont il dresse un plan complet.

L'histoire de « l'Histoire » par M. Barnes est exubérante. Mais son esquisse de la *nouvelle histoire* ou « histoire synthétique », qui est une « histoire sociale », est plutôt mieux achevée que d'autres de ses oeuvres. M. Barnes est sur son chantier. Le plan qu'il propose à l'histoire synthétique et sociale est relativement précis, juste et complet. Cependant, cette histoire et cette géographie des sociétés humaines restent et doivent rester de simples œuvres de description dont la méthode est toute de détail. Si elles sont - l'histoire surtout - la condition d'une science sociale, elles ne nous semblent pas être autre chose que le répertoire des faits que l'on doit enregistrer et dont il faudrait faire la science - qu'elles ne font pas.

M. B. a inclus dans son plan tout à fait justement : les résultats de l'ethnologie, ceux de l'histoire des civilisations, ceux de l'histoire intellectuelle, avec l'histoire de la science et celle de la technique. - Enfin, il a confié à un auteur qualifié, M. Goldenweiser, le soin d'écrire une histoire de l' « anthropologie culturelle », ce que d'autres en Angleterre appellent « anthropologie sociale ». On y trouvera un exposé fort complet, une bibliographie abondante (en particulier celle de l'œuvre critique de M. G.). Il préconise pour conclure une sorte de compromis entre les méthodes d' « ethnologie historique » (celle de M. Boas en particulier) et les méthodes d'une théorie plutôt anthropologique et psychologique, en somme individualiste et rationaliste à la fois. Il se place à une sorte de croisée des chemins de l'histoire et de l'anthropologie anglaises plutôt qu'au point de vue sociologique lui-même. Lui aussi salue l'écroulement de l'évolutionnisme. Nous ne nous joindrons pas ici à cette danse du scalp. Malgré tout, au fond, il n'y a pas grande différence entre l' « anthropologie culturelle » de M. G. et une sociologie des civilisations dites inférieures. On le voit quand M. G. cesse par instants d'être un pur dialecticien. En tout cas, cette « théorie de la civilisation » est au moins complète et comprend à peu près toutes les parties requises d'une sociologie. Elle n'a qu'un défaut, que M. Barnes, lui, avait évité comme « l'anthropologie sociale » anglaise, elle isole tout l'ensemble des civilisations dites inférieures des civilisations dites supérieures.

Il est très remarquable que l'éditeur de cette collection intéressante de travaux ayant eu l'idée d'une recherche complète sur le règne social, n'a pas su en indiquer le plan complet. Nous ne trouvons dans ce livre ni une histoire de la linguistique, ni une histoire de la technologie, ni une histoire de l'esthétique, avec vues de ce qui est l'avenir sociologique des recherches de ces genres. Trois groupes importants de phénomènes sociaux sont donc laissés de côté. De même nous ne pouvons considérer comme suffisantes ou satisfaisantes les remarques faites par M. Goldenweiser, à propos des seules religions

dites primitives. Il manque donc de plus, à ce tableau, celui des recherches concernant les phénomènes religieux.

On voit à quelle distance nous restons de cet ensemble distingué de savants américains. La sociologie n'est pas pour nous, elle ne doit être pour personne, une des sciences sociales, elle est la science sociale. De plus, celle-ci est beaucoup plus complète que celle que nos confrères américains pratiquent et même prévoient ; elle applique déjà des méthodes plus parfaites, comme celle de la cartographie linguistique, etc. Enfin, elle doit être infiniment plus séparée qu'ils ne croient des arts pratiques. Si elle doit servir ultérieurement à ceux-ci, son but ne doit être ni normatif ni même simplement mélioriste.

Ce livre démontre combien il est temps de préciser.

Tableau actuel des études sociologiques et des malentendus qui y règnent

[Retour à la table des matières](#)

Les divergences abondent, et les malentendus, même s'ils ne sont pas de principe, règnent entre les fervents de la sociologie. Sur le point fondamental, tous suivent Durkheim, car tous admettent le postulat essentiel : la réalité spécifique du phénomène social. Mais, sur d'autres points, moins importants mais plus nombreux, ou nous refusons de les suivre, ou c'est eux qui ne nous suivent pas. Ni sur les frontières, ni sur les divisions, ni sur les rapports avec les disciplines connexes : histoire, politique, etc., nous n'employons les mêmes termes et n'appliquons les mêmes principes. Il faut prendre conscience de cet état de notre science et tâcher de le corriger.

Principe de l'unité des sciences sociales. - En premier lieu, on ne s'entend guère sur le sens à donner au mot sociologie lui-même, en particulier sur son extension. Pour nous il est synonyme de science sociale, de sciences des sociétés, de total des sciences sociales, comme on voudra dire. Tous les phénomènes sociaux forment un seul règne, objet d'une seule science. Le nom importe peu ; le principe est primordial. Il n'a rien de dogmatique. L'unité de la science est parallèle à l'unité de l'objet ; elle est la suite de cette

unité : de l'identité, de l'uniformité de la vie de tous les hommes en tant qu'êtres sociaux. Cet axiome est une évidence de fait. Durkheim le déduisit, mieux que Comte, à l'époque duquel seules l'économie politique et la science des religions commençaient à se dégager, l'une assez bien, de la pratique industrielle et financière, l'autre assez mal de la théologie. Bien des fois, il précisa ¹ dans quelle mesure et comment la sociologie doit être l'héritière de toutes les sciences dites sociales ; comment elle les absorbe, et comment, en les absorbant, elle reproduit leurs principales divisions et fait à chacune d'elles une légitime place. Il a montré en même temps comment cette absorption fait cependant disparaître l'individualité de ces sciences, comment elle les fusionne, les combine presque chimiquement en un plus grand tout et les réduit à n'en être que des parts. Il a aussi souvent montré comment le seul fait de constituer ainsi la sociologie élimine, de cette liste des sciences sociales, d'autres études qui n'ont de sciences que le nom et auxquelles il faudrait plutôt réserver le titre, d'ailleurs honorable, de connaissances : comme l'histoire ou la politique, ou comme tel et tel art, celui de la diplomatie par exemple. Le principe est incontesté en droit. Il est cependant abandonné en fait. Tous les arguments raisonnables ont été alors donnés ; aucun n'a porté, même l'exemple pratique de *l'Année sociologique*, celle-ci étant essentiellement conçue comme un catalogue des sciences sociales. Nous croyions ici la course gagnée, et nous sommes au contraire revenus au point de départ : un groupe important de savants avec qui nous sommes par ailleurs d'accord, oppose souvent, comme autrefois, la sociologie et les sciences sociales. Cette opposition était un écho de la distinction, classique en Allemagne, de la sociologie et des *Staats* - et *Sozialwissenschaften*. Ailleurs elle était le fruit de la pire tradition, celle qui oppose brutalement à la sociologie les sciences morales et politiques : vieille façon française de dire qu'il n'est pas possible de faire la science exacte de l'homme. La résistance continue.

De plus, si le tableau que nous pouvons peindre de l'état immédiat des études (intitulées sociologiques par les auteurs eux-mêmes) est encourageant par l'abondance, il ne l'est guère par l'excellence de l'organisation, ni même par celle du travail produit.

D'une part les disciplines spéciales subsistent plus séparées que jamais, orgueilleuses de leur isolement, fières des compétences et des travaux qu'elles groupent, riches des ressources que leur fournit la tradition universitaire. Le

¹ Voir entre autres : Durkheim et Fauconnet, « La sociologie et les sciences sociales », *Revue philosophique*, 1902.

droit ou l'économie politique, par exemple, restent l'objet des préoccupations matérielles des peuples et des étudiants. A ce Propos, nous notons peu de progrès extérieurs depuis que *l'Année* a été fondée il y a trente ans, Les diverses sciences sociales sont toujours l'œuvre de savants divisés et non pas unis entre eux. De nombreuses et généreuses tentatives pour unifier les enseignements et les méthodes, grouper les hommes ont échoué. Ou bien il faudra les reprendre avec prudence ; ou bien, quand elles ont réussi, ce qui est exceptionnel, c'est qu'on a respecté l'indépendance ou même accorde la primauté aux sciences économiques et aux sciences politiques. Dans les spécialités, il n'y a toujours qu'un petit nombre de savants qui se réclament du titre de sociologue, même parmi ceux qui font le meilleur travail de sociologie.

D'autre part, ce qui est pire, dans d'importantes traditions, dans d'importants pays, là où la sociologie a depuis longtemps droit de cité, comme en Amérique, ou bien là où elle a récemment conquis une large place, comme en Allemagne, ce sont les sociologues eux-mêmes qui acceptent cette situation de fait. Tout au moins, ils négocient avec elle ; quelquefois ils la légitiment en principe. Pour les uns, la sociologie n'est que la théorie de l'organisation sociale, c'est-à-dire en somme de la constitution, juridique exclusivement, même pas morale, de la société (voir plus bas le compte rendu du livre de MM. Schmidt et Koppers) ¹. Pour les autres, la sociologie doit être cantonnée dans la considération de l'ensemble des phénomènes sociaux. L'École si florissante de la sociologie... catholique, groupée autour de M. Max Scheler, n'est pas bien loin de cette idée-là. Au fond, elle ne se préoccupe que de renouveler les critiques des différentes *raisons* : pure et pratique. Même les distingués sociologues de Francfort, M. Oppenheimer en tête, M. Salomon, dans son *Jahrbuch* ² cantonnent la sociologie presque au même endroit que M. Schmidt, avec un degré de généralité de plus. Le regretté Max Weber, s'il n'a guère cité Durkheim et l'œuvre faite sous la direction de celui-ci, était beaucoup plus près de notre point de vue. L'état actuel des choses est presque en régression par rapport à cet auteur. Nous ne voyons, en Allemagne, que M. Thurnwald et ses collaborateurs qui représentent ce principe de l'unité complète des disciplines concernant la vie sociale, mais qui, nous venons de le voir, ne l'appliquent qu'à moitié.

En Angleterre, aux États-Unis, la « sociologie » souffre de la concurrence de ce qu'on appelle l'« anthropologie sociale ». Autour de celle-ci se sont agglomérés d'excellents sociologues et ethnologues. Rivers, MM. Frazer, Brown, Malinowski, Goldenweiser ont adopté ce titre. Ils essayent de réserver

¹ *Année sociologique, nouvelle série, 1.*

² *Ibid.*

le nom d'anthropologie sociale à tout emploi de la méthode comparative, quand celle-ci s'applique en particulier aux documents dits ethnographiques, ethnologiques ou anthropologiques ou folkloristiques. C'est l'ancienne *Volkskunde* allemande modernisée.

D'autre part, de très éminents spécialistes isolent de la sociologie, non sans violence, de vastes recherches d'anthropologie, de statistique, d'économique, de biométrie, de politique descriptive. Cet état de fait a, la aussi, amené les Sociologues à composer, à se laisser diminuer, à consentir à être refoulés sur le terrain des généralités concernant la vie sociale. Nous venons de voir comment M. Hankins a transigé ainsi ; nous eussions attendu de lui une autre résistance.

Enfin, pour regagner du terrain, on va dans des directions à notre avis dangereuses ; on en arrive à se contenter même des simples « civics », « ethics », voire du « social work », du « service social » ; on les absorbe dans une sorte de morale pratique compliquée d'un peu de statistique. On en arrive ainsi en Allemagne, en Amérique et en Autriche, à consommer la capitulation et à l'achever par une confusion ; on revient à des considérations de morale, d'art politique, et même de simple action.

Ce rapetissement de la sociologie en sociologie générale a des conséquences extrêmement graves. On l'isole des autres sciences sociales, on lui mesure sa part, on la rend philosophique. Nous voyons non sans anxiété, en Amérique et en Angleterre, se répandre une certaine façon d'écrire et d'enseigner en sociologue. On y considère avec facilité, trop exclusivement les phénomènes tout à fait généraux de la vie sociale. Même, en fait, et dans certains cas, l'œuvre de certains professeurs en renom se distingue mal d'une sorte de rhétorique brillante, d'une prédication politique et morale, quand elle n'est pas religieuse. Alors, à bon droit, d'excellents esprits réagissent contre ce qu'ils appellent le « journalisme rationnel », répètent à propos de la sociologie l'épithète de « philosophie paresseuse ».

Il est heureux que, dans de telles conjonctures, *l'Année sociologique* reprenne, maintienne la tradition, autrefois acclimatée en France et en Italie, de l'unité de toutes les parties de la science sociale. Cette tradition vaincra, parce qu'elle est dans le vrai.

Principe du caractère fragmentaire des connaissances sociologiques. - Cependant si, d'un côté, la sociologie souffre de résistances abusives, elle rencontre trop de fidèles d'un autre côté, et ce succès n'est pas non plus sans dangers. Ici aussi le tableau doit être ombré. Même, en ce cas, les risques sont peut-être plus grands.

La sociologie est l'objet d'enthousiasmes excessifs. De nombreux esprits attendent tout d'elle et lui demandent ce qu'elle ne peut encore donner. Ces préjugés favorables mènent à un état d'âme... primaire, - nous disons le mot sans aucunement viser une très honorable corporation. Cet état consiste en une foi aveugle en une science toute jeune. Parce que la sociologie existe, on se fait des illusions sur elle. On la considère comme si elle était déjà faite, complète, exacte en toutes ses parties, comme s'il y avait une science de ce genre. On en fait des manuels. Il y a plus, on l'applique sans tarder. On décrit comme venant d'elle une philosophie de l'action et de la pensée. Enfin, on proclame en son nom des réponses qu'elle est bien loin de pouvoir donner : au point de vue pratique, moral, civique, pédagogique, économique, législatif, politique. Rien n'est plus dangereux. Les oppositions défavorables à la sociologie, étant sans fondement, n'ont d'inconvénients que pour les sociologues. Les succès faciles, les croyances irraisonnées, trop bienveillantes, suscitent des travaux de rang médiocre qui peuvent faire déconsidérer une science. Car la sociologie passe en ce moment par toutes ces vicissitudes normales. L'histoire des sciences n'est pas simplement celle de leurs triomphes et des obstacles vaincus, ni celle d'un progrès continu, mais aussi celle d'erreurs mêlées à des ignorances nocives, inavouées, inconscientes, et pires que les résistances. Il nous faut donc décourager fermement les candeurs et les propagandes prématurées.

Notre premier devoir est d'habituer le public, même fidèle, au sens critique nécessaire. La mesure de l'ignorance est le premier moment de la science. Le principe vient de Socrate. De temps en temps, le savant doit faire non sans un certain humour, le tour de sa science, et en avouer l'impuissance. Il n'y a que des avantages à cette façon de décrire une discipline. - D'abord on peut montrer quel océan de faits veulent parcourir les études, et quelle profondeur elles devraient atteindre. Reconnaître les limites actuelles des connaissances, c'est en même temps marquer combien les ambitions sont illimitées. Rien n'est plus propre à susciter de nouveaux travaux. Les jeunes savants, s'ils sont généreux, aiment mieux savoir où il reste des voies à frayer ; ce sont les pédants qui aiment les scolastiques ébats d'une doctrine toute faite. Ensuite la fraîche confiance que l'on accorde par trop à la sociologie risque d'avoir même des conséquences pratiques assez graves. Des foules anxieuses se demandent si la sociologie, science nouvelle, ne va pas apporter des solutions

aux problèmes de la morale, de la politique, de l'économie, de la vie elle-même. Si elles prenaient trop au sérieux certaines déclamations dites sociologiques, vite désillusionnées Par l'expérience, elles pourraient se retourner même contre nous, nous confondre avec des charlatans, alors que nous ne prétendons à rien. Ou bien, elles pourraient se confier aux premiers venus, diseurs de réclame. Pour l'avenir de notre science il faut protester contre toutes ces confusions possibles, confesser que nous savons très peu, et sur le passé et sur le présent ; que ce n'est que sur un nombre infime de points que nous sommes parvenus à ce degré de perfectionnement où d'autres sciences peuvent, assez souvent, prévoir le futur.

Car si l'on écarte les faiseurs de systèmes sociologiques, rien n'est plus évident, ni plus naturel que le caractère fragmentaire spécial, morcelé de tous les travaux des sciences sociales et particulièrement de ceux de Durkheim et de ses élèves. La science des sociétés est loin d'être faite. Elle n'approche même pas l'état où étaient les sciences biologiques, il y a cent ans, entre Magendie, Lamarck et Bichat. Elle ne dépasse ce stade qu'en esprit de positivité.

D'ailleurs les lacunes de nos sciences sont connues de leurs critiques. En particulier, les faiblesses de ce qu'on appelle l'École de Durkheim sont notées avec rigueur. On concède que la science sociale est une, comme la réalité sociale. Mais on note sans pitié le déséquilibre des parties dans nos simples exposés critiques et didactiques, les efforts disproportionnés d'un côté et insuffisants de l'autre. Tantôt, en effet, on pose trop de questions d'origines : à propos du droit, de la famille, de la raison, de la religion ; on fait abus de la notion du primitif et des connaissances concernant les soi-disant primitifs. Tantôt, au contraire, en matière de droit ou d'économie par exemple, on se sert trop exclusivement de faits modernes ou occidentaux ; on forme alors plutôt une collection de statistiques, de faits concernant le temps présent : on n'édifie pas une théorie de tous faits possibles du même ordre, et même des faits simplement exotiques. Les critiques notent qu'en général les sociologues négligent les faits considérables de l'histoire intermédiaire, entre les sauvages et les civilisés. Et nous conviendrons, dans une certaine mesure, que ce reproche est fondé. Les historiens du droit et de la religion, par exemple, fournissent d'excellentes descriptions sociologiques ; le prestige de ces spécialistes, romanistes ou folkloristes en particulier, est loin d'être éclipsé par le voisinage des méthodes proprement sociologiques. - D'autre part, on remarque, dans la figure des faits ainsi décrits les proportions quasi caricaturales données aux uns et aux autres, trop petites ici, trop grandes là. On souligne avec justesse que la vie sociale est infiniment plus riche et plus complexe ; que certains savants sont pour ainsi dire cantonnés dans les phénomènes religieux et juridi-

ques ; que d'autres n'ont des faits moraux, économiques et démographiques qu'une connaissance statistique et purement descriptive ; que les sociologues ignorent généralement la technologie, la linguistique et l'esthétique sociologiques ; que les spécialistes de ces sciences sont plus avancés que nous ; que nous n'arrivons même pas à résumer suffisamment leurs travaux. Et il est, en effet, certain, que les préhistoriens, les archéologues, les ethnographes, dans leurs publications spéciales et dans leurs musées, ont achevé un immense travail : des évolutions sont marquées, des connexions sont tracées, logiques ou historiques ou bien logiques et historiques à la fois. De même, les linguistes ont extrêmement bien établi le concept des « lois phonétiques ». Parmi les concepts de « lois » spéciales à des phénomènes sociaux, il en est peu de plus clairs. On pourrait partir de là pour éclaircir ce concept de « lois » en matière sociale et historique : analyser ce que sont ces séquences : séquences moyennes ? séquences normales ? séquences rationnelles ? Car que savons-nous de ces importantes questions ? Personne n'est plus sensible à ces critiques que nous le sommes tous ici. Durkheim était le premier à se les adresser à lui-même.

On le voit, nous ne sommes pas tendres pour nos propres travaux, ni pour ceux des autres. Mais dans ce jugement, on aurait tort de voir un blâme. - Où est la science qui donne un système complet même des faits qu'elle étudie ? De ces systèmes, il n'en est qu'en philosophie et là, ce sont plutôt jeux de l'esprit, anticipations et appréhensions. Seul le philosophe a son point de vue. Le savant lui, regarde chaque chose à part ; il n'y a que la méthode qui soit commune à tous les savants et applicable à tous les faits. Il n'est pas de science, même mathématique, qui procède autrement que par efforts partiels. Aucune ne prétend être autre chose qu'une série de vues de l'esprit sur des groupes séparés de faits. C'est le travail subséquent qui tend à transformer ces intuitions successives en systèmes et à construire, avec les faits toujours récalcitrants, un édifice plus ou moins harmonieux. Certains génies peuvent de temps en temps, en mécanique en particulier, donner à la science l'abri d'une doctrine plus ou moins complète. Mais la croissance d'une science n'est jamais ni foncièrement logique, ni égale à chaque instant sur tous les points. Le désordre, les disproportions, les ignorances ne sont donc rien d'inquiétant pour la sociologie. Le fait que l'on en a une claire vision prouve même, au moins du point de vue de la méthode, que la sociologie est déjà robuste, et qu'elle sait distinguer l'ignorance de l'erreur.

Dans ces conditions, il faut simplement prêcher patience et prudence à ceux qui placent trop d'espoir dans la sociologie au point de vue pratique, « social », comme on dit. Toutes les sciences, sauf les magiques et les métaphysiques, sont éloignées du miracle. Toutes, en particulier celle des sociétés,

ont une seule destination et un seul pouvoir - montrer à l'homme où elles peuvent le guider et où elles ne peuvent le guider. C'est en ces termes seuls que vaut la fameuse formule des alchimistes et de Bacon, ce dernier d'entre eux, *scientia est potestas*. Cette science et cette puissance sont limitées : nous ne connaissons que quelques-unes des multiples routes qui s'ouvrent à l'art pur et simple de la vie en commun, et nous ne les avons repérées que sur de très courts espaces. Sur ces bouts de chemins nous pourrions mener avec quelque sécurité quelques bons citoyens qui, eux, feront avancer la masse. Et ce sera fort bien ainsi. Des esprits positifs et politiques ne doivent pas réclamer plus. La sociologie consciente d'elle-même et de ses limitations, ne peut précisément s'accoler qu'à une politique et à une morale d'esprit positif et rationnel ; celle-ci restant d'ailleurs largement indépendante, éloignée de toute pédanterie.

Nous devons saisir cette occasion, profiter de cette confession de nos limitations fatales pour protester contre un malentendu qui s'est élevé à propos de l'École de Durkheim. Tandis que les uns nous reprochent le morcellement de nos travaux doctrinaux, les autres accusent assez volontiers Durkheim, rétrospectivement, et ses disciples, maintenant, d'une certaine exclusivité, d'une certaine intolérance. On parle même d'esprit d'accaparement. Comme s'il était possible d'accaparer une science ! Comme si nous ¹ [...].

Fin de l'article incomplet.

¹ [Ici s'arrête le texte de l'Année sociologique, nouvelle série, 2, publié inachevé.]